

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



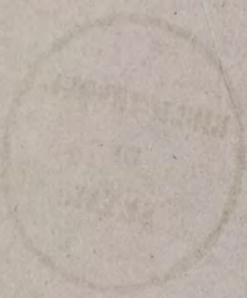
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



СИБИРСКИЙ
СОСУДОВЫЙ

ИМУЩОСТНОЙ



СИБИРСКИЙ

СОСУДОВЫЙ

NOUVEAUTÉS
S I V A
POLITIQUES, CRITIQUES
ET AMUSANTES,

OUVRAGE périodique d'une Société de
Gens de Lettres, rédigé par J. B. S.,

N°. Ier.

Dicere de virtutis, parcer e rebus.



A - P A R I S;

Chez NYON, le jeune, Libraire, place des Quatre
Nations, N°. I.

1 7 8 9.

~~CITIUS~~ A V I S.

~~CITIUS~~ ~~CRIQUES~~ Nous ne nous amuserons point à faire un long prospectus sur les avantages de cette nouvelle feuille périodique. Le titre seul de *Nouvelles politiques, critiques & amusantes* annonce quel doit être son objet. Ce ne fera point ici l'ouvrage d'un froid & minutieux *Gazetier*, mais d'un observateur politique & patriote, & d'un ami de la vérité.

On en fera paraître un N°. le lundi & le jeudi de chaque semaine. Tous les numéros seront d'une demi-feuille d'impression in-8°.

L'AMBITION DÉVOILÉE,

Qui

*DISCUSSIONS sur la réforme du
Clergé, entre un Cardinal, un
Curé & un Capucin.*

LE CARDINAL.

EH bien, Messieurs, comment trouvez-vous les opérations de l'ASSEMBLÉE NATIONALE? vous paroissent-elles bien favorables au clergé?

LE CURÉ.

Monseigneur, le voile a été déchiré; l'on nous voit tels que nous sommes. Convenez en effet que l'on a quelque raison de désirer un peu plus de modestie dans le haut clergé. Vous avez été, pendant plusieurs siècles, d'une hauteur extraordinaire, & l'on pouvoit avec raison vous adresser ces paroles: Quelle différence, MM., entre vous & les apôtres, que vous devriez imiter? Ceux-ci n'étoient que de pauvres pécheurs, & vous prenez les qualifications fastueuses d'éminence, de grandeur, &c. Quelquefois les apôtres trouvoient à peine une pierre pour reposer

A 2

leur tête ; & vous logez dans des palais magnifiques, éclatans d'or, de cristaux & de marbre : les premiers couçoient sur la paille ou sur la terre, & vous vous reposez nonchalamment sur des lits voluptueux, couverts de satin ou de brocard. Les apôtres étoient chastes, & vous entretenez des courtisanes : ceux-ci ne mangeoient que des légumes, ils ne buvoient que de l'eau ; mais vos tables sont couvertes des mets les plus exquis & les plus rares, & vous savourez à long traits des liqueurs spiritueuses dans la coupe des plaisirs : les apôtres alloient presque toujours à pied, ou se sentoient fort heureux quand ils pouvoient voyager sur un âne, & vous êtes mollement balancés sur des chars radieux. Les premiers étoient couverts d'une étoffe grossière, ils étoient ceints d'une corde, & vous portez des habillemens somptueux ; vous faites flotter au gré des vents des ceintures enrichies d'or. Les apôtres avoient à modeste empreinte sur le visage, & vous élévez un front où respire l'orgueil & le dédain.

LE CAPUCIN.

Je ne vois pas ce que nosseigneurs arroient pu répondre à ces vérités. Pour nous, pauvres capucins, on n'a pas à nous reprocher le luxe & la vanité. Nous avons, à peu près, le costume des apôtres : comme eux, nous marchons sans souliers, & n'avons pour tout bien qu'un bâton & une besace.

LE CARDINAL.

On diroit que vous adoptez la funeste morale des philosophes. Ce que je craignois , il y a plusieurs années , vient d'arriver : car , ne vous trompez pas ; la révolution présente se préparoit depuis long - temps. C'est au regne de *Louis XV* qu'il faut remonter , pour en trouver le principe. Les philosophes , les philosophes sont la cause de cette révolution. Si *Voltaire* , *Rousseau* , *Helvétius* , n'avoient pas déchiré le bandeau saluaire qui couvroit les yeux de la multitude , s'ils n'avoient pas affoibli dans le cœur du peuple les sentimens de vénération qu'il conservoit pour nous ; les François seroient restés dans la dépendance , ou s'il y avoit eu parmi eux quelque fermentation , notre seule présence l'auroit aussiôt appaissée.

LE CURE.

Je suis de bonne foi , Monseigneur , & il me semble que les philosophes ont dit sur votre compte de très-bonnes vérités ; n'ont-ils pas eu raison de reprocher aux théologiens leur folle ambition , leur égoïsme , leurs disputes ridicules & funestes au peuple ? n'ont-ils pas eu raison de dire qu'ils avoient souvent porté le trouble dans l'état , & qu'on devoit imputer à leur cruelle intolérance & à leurs violentes déclamations tant de cruautés exercées telles que la journée de *S. Barthélemy* , les *Dragonades* , la révocation de l'édit de *Nantes* , les massacres de *Merindol* & des

Cabrieres, &c. &c. Ce sont des époques de notre histoire que le peuple ne se rappelle maintenant qu'avec horreur... Si Voltaire, Rousseau, Helvétius, dites-vous, n'avoient pas déchiré le bandeau salutaire qui couvroit les yeux de la multitude ... les François seroient restés dans la dépendance ... & voilà le principal reproche qu'on a droit de faire au clergé : il a été le plus grand fauteur du despotisme. C'est lui qui faisoit descendre du ciel sur la tête du monarque la souveraineté jointe à la puissance absolue. C'est lui, sans doute, qui faisoit prononcer aux rois ce principe despotique : *je ne tiens ma couronne que de Dieu & de mon épée*; c'est lui qui a autorisé, peut-être, cette formule absurde qui termine tous les arrêts auliques : *car tel est notre plaisir*. Oui, Monseigneur, le peuple François peut avec raison faire à vos théologiens le reproche de l'avoir tenu, pendant si long-temps, dans l'abjection & la servitude. Il a raison de leur dire : c'est vous, hommes injustes, qui aviez aggravé le joug qui nous accabloit, tandis que vous auriez dû le rendre plus léger.

LE CARDINAL.

Oui, M. le curé, tout cela est à merveille. Voilà les beaux raisonnemens qui réduisent le clergé presqu'à zéro.... Auparavant nous gouvernions l'état, & maintenant nous sommes un corps subordonné. Nous avions des richesses immenses, & aujourd'hui nous ne possédonsons rien. On déclare que tous nos biens appartiennent à la nation, & que nous sommes des gens

satariés : il est ais̄ de voir qu'on veut nous réduire à la *besace*, comme le pere capucin..... Monsieur le curé, pouvez-vous voir tout cela de sang-froid ? Il paroît que vous n'êtes guere attaché aux intérêts de votre ordre..... Mais la dîme, Monsieur le curé, la dîme.... elle vous étoit bien avantageuse....

LE CURÉ.

N'importe, il faut en faire le sacrifice sur l'autel du bien public. La nation nous dédommagera de ce sacrifice ; elle est sûrement assez juste pour faire un sort honnête aux directeurs du culte national. Soyons, Monseigneur, des ministres zélés d'instruction & de morale ; éloignons l'orgueil & le faste ; ayons la modestie qui convient à notre état ; soyons bons citoyens, & nous verrons renaitre au milieu de nous la considération que nous avons perdue.

LE CAPUCIN.

Soyons bons citoyens, dites-vous, M. le curé ? mais on nous empêche de l'être. Qu'on nous permette d'être hommes ; qu'on nous laisse le droit accordé par la nature à tout être qui respire, de produire son semblable. Ayons la faculté de nous unir à une femme par des noeuds légitimes, & pour lors nous trouvant étroitement liés à la grande société, nous deviendrons bons citoyens.

L E C U R E.

A la bonne heure, je suis fort de votre avis, à cet égard. Si l'on se conformoit à une opinion aussi raisonnable, le c'ergé de France ne seroit pas si exposé aux reproches qu'on lui fait sans cesse; ses mœurs seroient plus pures, plus régulieres, & il jouiroit bientôt de la considération nécessaire à des ministres du culte national. Défendre aux ecclesiastiques de prendre une femme, observe très-bien un écrivain célèbre, c'est leur prescrire d'avoir recours aux femmes d'autrui. En effet, croit-on qu'un homme puisse toujours mettre un frein à une passion sans cesse renaissante? Croit-on que le cœur d'un prêtre reste toujours fermé à la voix enchanteresse de la volupté? Croit-on qu'il puisse résister continuellement aux mouvements impétueux de la nature? Nos usages ridicules doivent nécessairement isoler les prêtres, ou les mettre dans une position violente: & je le répète, si l'on veut trouver dans les ecclésiastiques des citoyens dignes de l'estime publique, il faut leur permettre le mariage.

De l'Impr. de I. M. CELLOT, rue des Gr-Augustins.

